

**Mardi 22 Novembre 2016 : « Pouvons-nous nous passer du sacré ? »** (Café philo/La Possonnière)

Le sacré, c'est cette disposition singulière de la conscience à envisager quelque chose -pas forcément située dans un arrière-monde- de **préférable à soi-même**.

Je distingue le sacré des modernes, axiologique, du Numen archaïque (qui est le « Tout Autre »), et du fétiche intemporel, qui est culte d'un objet partiel (y compris de soi-même, me semble-t-il, dans son extension maximale).

Il se trouve que l'homme est un être imparfait doté de l'idée de perfection : c'est ce qui fonde la fameuse « preuve ontologique » de Saint-Anselme, qui fit tant débat au Moyen-Age et fut réfutée par les modernes (l'existence n'est pas un attribut de la perfection ; c'est même très exactement le contraire).

J'observe que les cultures qui voient du sacré un peu partout sont presque toujours sacrificielles, tenant en peu d'estime la vie profane, ce qui est regrettable à nos yeux, mais intrinsèquement cohérent.

A l'inverse, notre modernité, qui a presque tout désacralisé et tout sécularisé au profit du seul individu livré à lui-même (cf. « la culture du narcissisme » de Ch.Lasch), ne met rien au dessus de la vie profane, au point que plus grand monde ne semble disposé à se sacrifier, ce qui d'ailleurs pose problème si nous sommes assaillis par des fanatiques à qui l'on répète, non sans raisons : « votre amour de la mort est plus grand que leur amour de la vie ».

Tout se passe comme si la quantité de sacralité dont l'homme est capable variait comme l'inverse du prix qu'il attribue au seul fait de vivre. De sorte que, pour se passer du sacré comme le font la plupart de nos contemporains, il suffit de ne rien mettre au dessus de la vie profane, option que A.Camus inaugurerait en déclarant : « je préférerai toujours ma mère à la justice »,

Position typique de notre époque, que l'on peut extrapoler en « si j'ai le choix entre une seule vie humaine et la Révolution, je choisis la première ». C'est notre calcul par excellence, fondé sur tant d'atrocités : je suis sûr de la vie, pas de la Révolution.

Certes, mais il y a des cas où il faut la faire, la Révolution (devoir sacré ou impératif catégorique si l'on préfère) : la faire sans l'idolâtrer, mais la faire.

On peut certes vivre confortablement sans la moindre sacralité, « du moment qu'on a la santé », ce que font nombre d'entre nous, sauf que :

- Ce faisant, on ne fait que sacraliser la vie, qui n'est pas plus grande que nous, sans pour autant conjurer la mort qui aura le dernier mot ;
- Ce faisant, on court le risque, comme Narcisse devant sa propre image dont il ne revient pas, de se fétichiser soi-même ;
- Ce faisant, on se rend averse aux risques de l'existence (principe de précaution à tous les étages), donc incapable d'héroïsme, donc dépourvu de ce sens tragique de l'Histoire qui fait les grands récits qui donnent du sens à nos vies.

Il vaut donc mieux se garder du sacré pour vivre peinard, par petit temps (Epicurisme). Mais il est douteux qu'on puisse le faire par gros temps (Stoïcisme), ou pour mourir proprement . Or la mort, jusqu'à preuve du contraire, fait partie de la vie, ce que nos sociétés feignent d'ignorer. Et un principe est d'autant plus actif qu'il est davantage refoulé, comme Freud nous l'a enseigné ; il n'y a donc pas de vie bonne sans réintégration de la mort, ce à quoi une certaine désécularisation peut contribuer.

La tâche qui nous incombe, privés des secours d'une sacralité prête à porter, bien souvent mortifère, c'est d'apprendre à aimer la vie à sa juste valeur sans pour autant avoir horreur de cette mort qui, comme chacun sait « transforme une vie en destin ».

Pour ce faire, il n'y a pas moyen d'échapper à une certaine forme d'auto-transcendance, c'est-à-dire de sacré librement consenti, voire bricolé avec les moyens du bord.

Ce que les marins en perdition appellent « un gréement de fortune ».

Philippe Michotte Epiré